

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'ambidextre

David Bélanger

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2018). Compte rendu de [L'ambidextre]. *Liberté*, (320), 59–61.

Tous droits réservés © David Bélanger, 2018

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'ambidextre

DAVID BÉLANGER

■ J'arrive que certains livres s'ouvrent avec déjà toute une cause contre eux.

Par exemple, lorsque Mathieu Bock-Côté fêta l'essai-fiction de Carl Bergeron *Voir le monde avec un chapeau* comme un livre honteux qu'on se passe sous le manteau, car au Québec contemporain «on ne sait pas quoi faire avec un livre aussi génial», il y avait de quoi lire prudemment. Ce véritable coup de hache dans notre bien-pensance québécoisolidarisée devait certainement *décoiffer* son lecteur, et qu'incidemment Mathieu Bock-Côté y occupe, en caméo, le rôle du meilleur ami du narrateur-essayiste ne devait rien gâcher à la chose. Le livre de Bergeron, tout de colère contre les barbecues dans les parcs, érigeant en phénomène social l'indifférence de la gent féminine à son endroit ou encore mâtinant de mépris sa description des ferveurs populaires, ne décevait guère, en effet. De même pour le tout récent essai de David Dorais, *Que peut la critique littéraire?*, qui, déjà teinté par la pratique de Dorais dans *L'inconvénient*, critique souvent acerbe, semblait annoncer un brûlot; acerbe, c'est le dire vite cependant, et certaines charges de Dorais consistaient à confirmer le sens commun, ainsi de ses attaques contre Alexandre Jardin ou David Foenkinos. Mais je me souviens avec une certaine forme d'euphorie, comme à la corrida, de sa critique du pourtant consensuel *Guyana* d'Élise Turcotte, ce «roman tellement faible, écrivait Dorais, c'est-à-dire écrit avec tant de maladresse et d'un propos si mince» que le critique avait décidé de se taire après sa sortie, jusqu'au moment où l'œuvre se vit décerner le Grand Prix du livre de Montréal, récoltant «une gerbe de critiques parfumées dans les journaux». C'est dire que son texte tâchait de remettre les pendules à l'heure. *Que peut la critique littéraire?* allait alors servir à fouetter ces critiques et jurys;

à coups de pied dans notre nid de guêpes culturel, on allait, pour reprendre les mots de Jules Fournier, appeler une critique qui, «en donnant aux talents leur consécration, serait pour toutes les nullités une guillotine implacable». Ce qu'offre Dorais en réalité désarçonne. S'il relève avec une certaine justesse ce qu'il décrit comme la «critique de proximité», une engeance qui sévit dans les médias contemporains, faisant du réalisme d'une œuvre, de son émotivité, de son ancrage biographique les traits de la valeur aujourd'hui – et de toute valeur, ce qui pose effectivement problème –, ce qu'il lui oppose semble de même un peu décalé. Il édifie de façon étonnante une «critique» rhétorique, toute tournée vers la grammaire et la stylistique descriptive – *seventies style*, ai-je envie d'ajouter. Cette manière de se fâcher de l'ère du temps, ère du vide, etc., se fait comme naturellement au nom d'une austérité ancienne. Ce n'est donc qu'à cela que peut ressembler la mauvaise humeur quand on veut l'ériger en méthode?

Ce détour n'en est pas un, évidemment; nous voilà face à un «portrait de groupe», celui dans l'orbe d'une revue littéraire importante dans le Québec contemporain, à savoir *L'inconvénient*. Le dernier essai de Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, éveille assurément les grandes thèses de la revue. À tout le moins, il remet en branle les mêmes tensions, entre un certain monde d'action – l'aventure, les luttes modernes, une forme d'exigence rationnelle, un prestige de la culture – et un monde de la stase – fait d'idylle, de «pensée du terminus» postulant la fin de tout et le confort pour seul avenir, une mollesse dans la pensée, la culture détournée de sa pertinence. Avec des figures comme Philippe Muray et *l'homo festinus* ou Milan Kundera et *la fête de l'insignifiance*, la pensée de *L'inconvénient*

MATHIEU BÉLISLE

**BIENVENUE AU PAYS
DE LA VIE ORDINAIRE**
LEMÉAC, 2017, 240 P.

est volontiers ironique, en tout cas allergique à la naïveté, et n'hésite pas, dans son recueil au titre quelque peu sceptique devant les changements – *L'inconvénient du progrès. 50 raisons de ne pas se réjouir trop vite* –, à maltraiter notre postmodernité en se plaçant au-dessus de la mêlée et en diagnostiquant nos dérives contemporaines. Faisant généralement de la complaisance – critique, sociale, intellectuelle –, d'une pensée toute de vertu – l'anti-tabagisme, la Grande Noirceur vouée aux gémonies, etc. – ou encore des déconstructions radicales du sujet – de la sexualité à l'éducation, disons – les cibles de leur écriture, les auteurs de *L'inconvénient* paraissent toutefois, par moments, se placer en surplomb, ne laissant derrière eux que des traits un peu revanchards, les traces d'un agacement.

Certains livres s'ouvrent déjà avec toute une cause contre eux, affirmais-je. Il faut déjà mentionner que cette cause, devant l'essai de Bélisle, ne se résume d'aucune façon au système de pensée de la revue. Plus simplement, il y va d'un lieu commun dont le groupe est porteur, mais que, de par son titre, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire* ne se prive pas d'embrasser: celui voulant que le Québec permette un regard privilégié sur les dérives postmodernes, comme affranchi de toute honte devant la déréliction des idéaux modernes. Suivant l'adage d'André Belleau, «chez nous, c'est la culture qui est obscène», on décrit le Québec dans son anti-intellectualisme, ses loufoques mœurs de province, ses entailles à la sacralité de l'art et à ses prétentieuses hauteurs. «Si

le Québec n'est pas le pays de la vie ordinaire par opposition aux autres pays, écrit Mathieu Bélisle, [...] ou comme une sorte d'exception ou d'anomalie par rapport à la règle, il est certainement celui qui présente l'image la plus claire, la moins conflictuelle et la moins paradoxale de son triomphe, ce qui revient à dire que la vie ordinaire domine ici de *manière exemplaire*. » On aura compris que cette vie ordinaire est colonisée par l'habitude, « chacun vaque à ses affaires sans s'inquiéter de rien, tout à la certitude que demain sera pareil à hier », manière de « société d'épiciers » comme le déplorait déjà Octave Crémazie en 1866. Affirmer que le Québec est le pays de cette vie ordinaire paraît acceptable à bien des égards; l'affirmation reste néanmoins fortement idéologisée, rend compte d'un découpage du monde entre un digne et un indigne, structure assurément discutable que n'évite pas tout à fait l'essai de Bélisle. En vérité, pour ne pas sembler plus longtemps critiquer à « main levée » cet essai, à faire de la cause contre lui la *chose même* de ce livre, il faut ajouter que le livre de Bélisle réussit à reconduire ce dualisme en l'évitant, grâce à ce que, de façon informelle et mystique, on pourrait appeler une voix. Cette voix réussit à indiquer les charges et les chaînes qu'elle porte – appelons-les des idéologies – pour en révéler le caractère construit; ainsi du digne et de l'indigne avec lesquels parle Bélisle, moins cependant pour juger que pour les voir agir – par exemple, devant l'industrie du rire, genre *indigne* s'il en est, qu'il se garde de condamner. Plus précisément, nous avons là la forme d'une écriture ambidextre.

Les preuves qu'amasse l'essai quant à cette exemplarité ordinaire du Québec sont, malgré la vieille et profonde tradition critique qui en colporte l'esprit, des plus convaincantes: l'importance voire l'omniprésence du médecin dans notre société, faisant ressembler le Québec « à un vaste hôpital », colle tout à fait à cette vie ordinaire. « Grand maître de la vie ordinaire », le bon médecin

« Je ne peux accepter l'idée que ma vie, que notre vie se contente de l'ordinaire, qu'elle se borne au cycle de la production, de la reproduction et de la consommation. »

se fait « l'ultime recours, lui dont la fonction l'amène à ne défendre aucun idéal particulier, sinon celui de veiller au bien-être du corps, de remédier aux problèmes au jour le jour, à mesure qu'ils se présentent, sans envisager les questions à partir d'un point de vue trop large ou trop général ». Autre symptôme probant: l'importance qu'on accorde à l'humour, au Québec. Cet humour lénifiant qui détrône tout, grand carnaval institutionnalisé, a eu sa part de gloses dans le discours intellectuel. Toutefois, Bélisle réussit, au-delà des idées reçues – ou disons, en risquant un pas de plus –, à faire saisir la position paradoxale et structurelle qu'occupe le rire dans notre société: « Le Québec, écrit-il, semble en passe de réaliser le rêve d'un monde gouverné par le rire, d'un monde où l'humour, plutôt que de jouer le traditionnel rôle de parasite, occupe la place du dominant, où l'humour, plutôt que d'occuper une fonction de secondarité – par rapport au réel, au sérieux, au sacré –, constitue un phénomène premier, où enfin l'humour, plutôt que de se situer dans les marges du politique et d'en constituer le plus virulent critique, est devenu rien de moins qu'un avatar du politique, le dernier moyen pour une société gagnée par le cynisme et l'individualisme de se donner l'illusion de la solidarité. » Avec ce symptôme, ce que réussit à montrer Bélisle, me semble-t-il, c'est l'ambiguïté de son hypothèse, celle voulant que la société se débarrassant des idéaux – intellectuels, culturels, politiques – au profit de la vie ordinaire, de l'habitude, etc., doive forcément édifier de nouveaux idéaux; les idéaux, pour mieux dire, ne sont pas l'apanage de certains résistants

modernes, ils sont des valeurs vectorisées, des horizons que chaque individu, à sa mesure, se bricole pour se penser dans le monde. Oblitérer une telle pratique, pour chanter les nénies de la vraie bonne pensée humaine, celle que façonnent la littérature, la philosophie, le politique, serait quelque peu grossier, manière de mépris hautain dont on charge le plus souvent, dans le discours social, la caste intellectuelle. Mathieu Bélisle, au contraire, par ses prises de distance répétées face aux « critiques agacés » devant les phénomènes de la vie ordinaire, par son parti pris pour la fascination, l'« enthousiasme frétilant d'un entomologiste », donne un tour empathique à son regard critique.

Car le ton n'est pas une petite affaire dans *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*. Le thème, le groupe à partir duquel il parle, tout le contexte qui entoure le livre le prédispose à jouer de l'ironie mordante, à mettre, contre la masse, les rieurs de son bord, à refuser cette sorte d'ouverture qu'on taxe parfois de complaisance envers notre nid culturel effectivement pas-si-moderne dans ses ambitions; sauf que Bélisle ne joue pas à ce jeu-là. D'emblée équilibriste, son introduction est un exemple de dialogue, ses phrases additionnent les nuances, les contritions, qui ne participent pas seulement de la stratégie rhétorique: les gens de la vie ordinaire « évitent d'inscrire leurs préoccupations dans un domaine autonome » comme l'art, écrit-il, ajoutant aussitôt en incise, « je n'ose dire: [dans un domaine] supérieur ». « Avant de me jeter la pierre », laisse-t-il tomber plus loin, conscient du piquant de son hypothèse ordinaire, « il faut reconnaître la beauté et la dignité

de la vie ordinaire», ajoute-t-il encore, et jouant du «je» avec habileté, se mettant au cœur d'un procès qui, autrement, le placerait en juge, il écrit: «Je ne peux accepter l'idée que ma vie, que notre vie se contente de l'ordinaire, qu'elle se borne au cycle de la production, de la reproduction et de la consommation.» Dans l'avant-dernier chapitre, «Le point de vue de Sancho», l'essayiste souligne une nouvelle fois que la vie ordinaire n'est pas cette déréliction dans *le même* qu'on retrouve dénoncée chez les premiers penseurs des médias de masse qui aliènent le peuple (j'égrène ici les noms d'Adorno et de Gramsci). Plutôt, Bélisle déploie ce «point de vue» dans la littérature québécoise depuis 1960; il montre que le point de vue de Sancho, c'est celui des objets et des corps, celui de l'inscription dans le territoire; ce parti pris, dans les œuvres, ne signifie pas seulement un manque d'idéalisme (notamment moderne), «mais que l'idéalisme

s'exprime le plus souvent par la négative, ou alors sur un mode mineur ou même parodique, comme quelque chose qui a été et à quoi il n'est plus possible ni même souhaitable d'accéder dans la plénitude». Certes, il appelle à la fin à ne plus «se contenter de l'horizon prosaïque», et à tenter de voir plus large, «de se lancer dans les grandes explorations», c'est-à-dire être encore lucidement Sancho sans abandonner le Quichotte. Ce que je veux montrer par ces exemples rapides va bien plus loin que la simple prudence de l'essayiste; à lire l'essai de Bélisle, on comprend que le constat crépusculaire attendu se teinte moins de nostalgie que d'indignation, que l'entomologiste se substituant à l'ironiste fait de la recherche d'une compréhension sincère le geste de son écriture.

Dans un chapitre marquant bien intitulé «Anatomie d'un homme moyen», se livrant à une sorte d'autoportrait,

l'essayiste définit ce qui caractérise sa prise de parole. «Il a fallu pas mal de temps avant que je distingue ma gauche de ma droite», commence-t-il. Ce n'est que tard qu'il a découvert l'origine de cette incapacité: il est ambidextre. Cette absence de latéralité dans le cerveau a un fort potentiel métaphorique, et Bélisle n'hésite pas, avec amusement, à penser à l'aune de ce trait son absence de radicalité, de position de bloc, à la fois nationaliste et anti-charte, par exemple. J'aime de mon côté y lire toute une esthétique, une fragilité convaincante qui fait de *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, malgré sa thèse forte et capable de convaincre, un livre incertain, construit dans la possibilité de ses erreurs et de ses fausses pistes. Un livre écrit dans le dialogue entre deux hémisphères. (L)



Catherine s'était pourtant juré de ne plus se faire hameçonner

Catherine Ocelot 2018